

Dix ans après

par Jean de Pierrefeu

Que seront, dans dix ans, les hommes et les femmes célèbres, nos contemporains ? D'après le caractère, les œuvres, les dispositions physiques et morales, les qualités et les défauts de personnalités comme M.M. André Gide, le docteur Voronoff, Victor Margueritte, Paul Valéry, Roland Dorgelès, Léon Blum, André Tardieu, etc., notre collaborateur Jean de Pierrefeu a voulu déterminer le genre d'évolution qu'elles devront logiquement subir, au bout de ce laps de temps. Il a réussi de façon bien divertissante. Son livre tient du pastiche, de la critique malicieuse et de l'horoscope ! Voyez, par exemple, pourquoi M. A.-G. Corydon, avant mal tourné, est traîné au commissariat, aux environs de 1930.

Des agents de garde, boulevard des Italiens, regardaient passer le flot tumultueux des Parisiens à la vitesse accélérée, rythme normal de notre époque, lorsqu'ils remarquèrent un individu qui se livrait à une singulière occupation.

L'homme, bien vêtu et déjà d'un âge respectable, suivait pas à pas une jeune femme ! A demi penché vers elle, il lui murmurait des mots mystérieux qui paraissaient la troubler fort, car son visage s'empourprait et son pas se faisait plus hâtif.

Ce spectacle extraordinaire stupéfia les agents. Il y a belle lurette que les hommes ne suivent plus les femmes. Le féminisme ayant réalisé l'égalité totale des sexes, ces habitudes de galanterie ridicule qui jadis illustrèrent le nom du Vert Galant, ont définitivement disparu, ce dont on ne peut que se louer.

De quel antique album de Caran d'Aché ou de Guillaume était sorti ce personnage désuet ?...

L'inspectrice de la police des mœurs, avisée par un signal électrique, sortit de sa guérite et fendant la foule houleuse interpella l'individu, cause du scandale, qui commençait d'ailleurs, malgré son audace, à ne plus savoir où se mettre : « Suivez-moi, chez le commissaire », lui dit la préposée à la moralité publique, d'une voix où elle mit toute la sévérité désirable.

Fort penaud, le suiveur de l'autre sexe, ne se fit pas répéter deux fois l'ordre et, la tête basse, emboîta le pas à l'autorité.

Je laisse à penser l'accueil que fit le commissaire au délinquant. Grâce à Dieu, les dépravés de cette catégorie sont rares à notre époque. Mais le commissaire n'était pas au bout de ses étonnements. Interrogé sur son identité, sa profession, son domicile, le suiveur de femmes le prit de très haut.

15

Avec beaucoup de cynisme, il essaya d'abord de nier, alléguant sa vue qui baissait avec l'âge et les modes modernes qui permettent difficilement de distinguer entre eux les deux sexes.

UN

Mais, l'ayant fouillé opportunément, on découvrit sur lui un exemplaire de *Paul et Virginie*, un des plus pernicieux entre les ouvrages qui peignent la passion sous des couleurs prétendues naturelles et d'autant plus pervers qu'il s'y mêle une apparente candeur.

A cette vue, rouge de confusion, la tête basse, l'homme avoua en sanglotant que le désir de la femme troublait ses nuits depuis son enfance et qu'à la longue, il ne pouvait plus résister à cette hantise héroïquement refoulée dans les replis de sa conscience.

Le commissaire avait lu Freud. Il se sentit quelque pitié pour l'homme que la fatalité jetait dans le désordre, et qui se trouvait aux prises avec le démon de la perversité. Mais son étonnement ne connut plus de bornes quand le suiveur de femmes lui ayant tendu sa carte, il lut sur le bristol ce nom illustre : André G. CORDON, membre de l'Académie Française...

"L'Œuvre"
17 Juin 1930